

Rh. Wong

L'ange de Paris

NDDA.1

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6784-0

© Rh Wong

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Couverture © NDDesign.fr

AUX HÉROÏNES ET GUERRIÈRES DE LA VRAIE VIE.

L'homme, en cette époque agitée
Doit faire comme Prométhée
Et comme Adam.
Il doit ravir au Ciel austère
L'éternel feu,
Conquérir son propre mystère
Et voler Dieu.

Victor Hugo

I. La nuit de l'éclaireur

L'image était instable, le point focal sautant au rythme de la respiration de l'inconnue qui filmait l'horreur.

Dans la nuit de l'Assomption, enveloppant Rome d'un velours chatoyant, l'atrocité : à la lumière intermittente des réverbères, le camion avait déboulé de la Piazza dei Tribunali, remonté la via Triboniano dans un grincement de métal, et réussi à faire irruption sur la Piazza Adriana. Là où des milliers de catholiques et de touristes se promenaient dans la nuit douce, massés autour du château Saint-Ange pour célébrer la seule personne qui, dans toute l'histoire de l'humanité, avait échappé à la mort : la Vierge Marie, portée par l'amour de son fils, entrée toute vivante dans la gloire de Dieu, pour siéger à Ses côtés au paradis.

Et, ce jour saint entre tous : le camion qui fonce dans la foule paisible qui explose de panique devant lui. Hurllements, les corps écrasés, le rugissement du camion. Au bout de cinquante-quatre secondes de massacre, le camion doit manœuvrer pour négocier la voie en étoile autour du château Saint-Ange.

- C'est là qu'on a su qu'il s'agissait d'un attentat islamiste, dit Noam Duquesne en tapotant l'écran. Quand le camion n'a pas pris la Via Virgilio, qui était quasi dans la continuité de sa course, mais s'est astreint à négocier la pointe de l'étoile pour rester sur la Piazza Adriana.

Noam était le chef de la rubrique « France », et avait des idées bien arrêtées sur tout ce qui merdait dans le monde en général, et en France en particulier. Le plus souvent, Sofia Barbelo était d'accord avec lui – tant qu'on ne parlait pas droit des femmes ou

pédocriminalité. Mais même sur ces sujets, Duquesne était toujours plus supportable que le chef de la rubrique « idées et société », qui lui coupait la parole :

- Tout ce que ça voulait dire, intervint Didier Tailleur, c'est que le tueur voulait rester dans un décor hautement symbolique de la religion catholique, et peut-être donner de cette croyance l'image d'une religion attaquée, alors que dans les faits, il s'agit d'une religion dominante et qui ne subit aucune attaque, contrairement à l'islam qui est sans cesse sous le feu des critiques. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être !

Duquesne le fusilla du regard. Leurs engueulades étaient légendaires à Babel 17, et Sofia leva les yeux au ciel, incapable comme d'habitude de garder pour elle ce qu'elle pensait :

- On s'en fout ! Passez la suite !

Ce qui lui valut quelques regards furieux, principalement des minions de Tailleur, mais surtout des airs reconnaissants du reste de la rédaction.

- Elle a raison, on s'en fout, dit Duquesne.

Et il redémarra la projection.

Tout le monde l'avait déjà vue au moins une fois, chez eux, sur les réseaux sociaux qui avaient failli exploser sous la surcharge des partages sur toute la surface de la planète. Rectification : tout le monde, comme ici, l'avait déjà vue plusieurs fois. En boucle, en fait. Ils avaient même continué de regarder et regarder encore, en se rhabillant, en prenant le métro ou la voiture pour se précipiter en salle de rédaction au milieu de la nuit. Sofia était venue en métro, ses pas et ses gestes purement automatiques, car jamais elle n'avait levé le nez de son portable, ni pour tourner au coin de sa rue ni pour s'engouffrer dans la station de métro Basilique Saint-Denis, ni pour monter dans un train, ni pour la correspondance à Saint-Lazare. Elle se demandait, en le regrettant vaguement, comment ceux qui étaient venus en voiture, comme Tailleur, ne s'étaient pas encastrés dans le décor.

La vidéo avait repris son cours, et comme tout le monde, Sofia attendait, le souffle coupé, le cœur suspendu très haut dans la poitrine.

Le camion avait négocié son changement de trajectoire dans l'éclairage fractionné des réverbères de la nuit romaine, et repris sa charge furieuse contre ceux qui n'arrivaient pas à fuir, piégés par la foule et la panique. En regardant pour la vingtième fois peut-être, Sofia ne put retenir une bouffée de fierté en voyant les réactions héroïques des anonymes jetés dans l'enfer : la femme qui, incapable de fuir, mettait toutes ses forces pour rejeter loin d'elle l'enfant qu'elle tenait dans ses bras, trop petit pour courir ; elle était happée par le camion mais Sofia espérait avec une intensité sauvage qu'un autre inconnu avait attrapé le bébé lancé, comme une passe entre héros dans une guerre instantanée ; l'homme qui était le premier à se jeter sur la portière du camion pour tenter de l'arrêter ; la carabiniera qui se posait comme un roc dans la visée du camion et tenait son arme à feu des deux mains, visait, tirait, se jetait de côté au dernier moment, mais on ne voyait pas si elle avait sauvé sa vie ou si elle l'avait donnée pour sauver tous les autres.

Ce qui donnait foi en l'être humain : les réactions rapides des héros de la nuit, touristes, passants, croyants et forces de l'ordre italiennes. Dès qu'ils avaient compris ce qu'il se passait - et cela arrivait tellement souvent en Europe depuis 2015 que maintenant les gens comprenaient vite – beaucoup, comme cette policière, avaient pris tous les risques pour arrêter le carnage.

Des motards de la police italienne avaient déboulé à l'45 de l'enregistrement, l'un - l'une ? - d'eux lâchant sa moto pour s'agripper encore à la portière du camion, sortant son arme accrochée d'une main à la poignée de la portière alors qu'un - une ? - collègue essayait de coller au camion pour faire dévier sa course sans doute, préférant qu'il s'encastre dans un bâtiment ancien.

A 2'15, l'image se figeait, avant de montrer le sol, le noir. La première fois, Sofia s'était dit que la personne avait dû fuir, ou s'était décidée à aider quelqu'un à côté d'elle.

Maintenant, elle savait ce que cet inconnu avait fait pendant ces quelques secondes suspendues : ce qu'elle même faisait, comme tous ceux qui l'entouraient dans la salle de rédaction hâtivement ouverte au milieu de la nuit, en anticipation de ce qui allait apparaître à l'écran. Elle était bouche bée, pétrifiée, incapable de se souvenir même qu'il fallait respirer.

Même maintenant, après avoir vu la scène des dizaines de fois, elle était tremblante d'excitation, d'émerveillement et d'incrédulité : car sûrement, Tailleur ou Duquesne allaient leur dire qu'il s'agissait d'un hoax, d'une fake news balancée dans les réseaux sociaux, épiphénomène de la guerre compliquée que menaient dans l'opinion publique des idéologies qui avançaient masquées.

Comme ils regardaient fixement, comme elle, l'écran momentanément noir, elle leur demanda :

- Mais alors – c'est vrai ? Ce n'est pas un fake ?

Duquesne fit « non » de la tête, avant de se souvenir que personne ne le regardait.

- Apparemment non. Reuters et CNN ont confirmé.

- Mais pas l'AFP ! intervint Tailleur, qui se tut très vite, de peur de ne pas voir ce qui allait suivre.

Sofia imaginait parfaitement que le personnel de l'AFP, comme celui de tous les médias et news rooms du monde, était dans le même état qu'eux : ahuri, stupéfait, le cerveau buggé par la nouvelle qui allait changer définitivement tout ce que l'humanité savait d'elle-même et de l'univers.

Dans la salle, l'assistance eut une sorte de haut-le-corps collectif : l'image reprenait, impossible.

L'ange était sur le camion immobile.

2. L'empire contre-attaque

On aurait pu croire qu'avec une actualité pareille à couvrir, Babel 17 aurait envoyé la seule personne baragouinant un peu d'italien à Rome, grogna intérieurement Sofia Barbelo.

Mais non, bien sûr : les mecs se gardaient le sujet du millénaire pour eux, et l'enjeu véritable semblait être de savoir qui, de Duquesne ou de Tailleux, pouvait pisser le plus loin. Selon Sofia, ils pissaient tous les deux contre le vent, mais comme elle était la seule à le penser, ou du moins à le dire, les grosses taches visqueuses qu'ils produisaient étaient appelées « chroniques », « décodages » et même « investigations ».

De quoi se prendre les ovaires et se les mordre.

Son frère avait essayé de la calmer à sa façon :

- C'est un sujet qui te dépasse, tu ne crois pas ? avait-il dit doctement, accoudé lourdement sur la table du déjeuner dominical chez leur mère, là où Sofia habitait encore, comme il le lui rappelait souvent.
- Pourquoi ? Parce que tu penses que le fait d'être une racaille de banlieue te donne quelque chose d'intéressant à dire sur l'arrivée d'un ange sur Terre ? Ou c'est le fait d'avoir des couilles qui remplace ton absence de cerveau ?

Il avait tapé du poing sur la table, effrayant leur mère :

- Tu sais très bien que je suis travailleur social à la mairie. Je sais ce que pensent les gens, et ce dont ils ont besoin. L'Occident est à bout de souffle, ce vide spirituel et sa décadence morale sont une souffrance dans les quartiers, où les gens n'ont rien. Le retour de Dieu...
- D'accord, tu es un caïd. Et depuis quand ça fait de toi une autorité morale ?

- Je dois bien prendre en charge ceux qui sont abandonnés par toute la société ! Alors oui, je suis un peu comme un prêtre, et-
- Abandonné de tous, sauf par la CAF et les milliards de la politique de la ville ! Qui te paye, ce n'est pas la mosquée que je sache ?

Bien sûr, ça avait mal fini – comme d'habitude. Mehdi fou de rage devant « le manque de respect » de sa sœur. Sa mère tétanisée, perdue. Et, comme Sofia ne gagnait pas assez pour prendre en charge financièrement sa mère à elle seule, elle avait claqué la porte sur les imprécations de son frère et était allée courir. Elle savait que Mehdi ne toucherait pas à sa mère, qui ne le défiait jamais. Comment aurait-elle fait, la pauvre, avec un Alzheimer précoce ? Et Mehdi aimait bien ça, ça le rassurait qu'on le prenne au sérieux et qu'on s'écrase devant lui. Ainsi, il pouvait jouer au bon fils dans le quartier, celui qui avait trouvé un HLM pour sa mère grâce à ses potes du service social de la mairie. Qu'importe si Sofia payait seule le loyer, et l'aide-ménagère qui venait quand elle n'était pas là.

Qu'importe si Sofia devait travailler de chez elle pour ne pas laisser leur mère seule, parce qu'il n'y avait aucune structure correcte pour les personnes âgées en France.

Elle alla courir au parc de la Légion d'Honneur, savourant sombrement l'ironie amère du nom. Bien sûr, elle avait pris ses précautions, portant un jogging et non un short et un débardeur en dépit de la chaleur étouffante.

Même l'ombre des arbres sur les allées de graviers n'apportait qu'un répit dérisoire face à la chaleur écrasante, qui semblait conspirer avec le reste du monde à immobiliser une Sofia suante et haletante. Sa rage incandescente la porta un moment, puis elle prit un rythme plus contrôlé, pour une course de fond, bien obligée de contrôler sa respiration.

- Hé ! Pourquoi tu cours ? T'es jolie !
- Ils foutaient quoi, là, ces petits cons ?

Eux : cinq, non six adolescents de treize à peut-être seize ans. En joggings eux aussi en dépit de la chaleur, le plus vieux en djellaba blanche, mollets apparents. Un clignotant rouge signala une alerte de niveau S dans la tête de Sofia.

- Hé ! Arrête-toi ! t'as une cigarette ?

- Nan. Fume pas.

Le groupe se déployait comme une nasse pour lui bloquer le passage, la forcer à freiner, à s'arrêter. Elle bifurqua brusquement sur la droite, coupant au milieu des arbres pour rejoindre une allée plus loin.

- Hé ! Arrête-toi quand un homme te cause !

- T'es pas un homme, t'es un gamin. Mon frère Mehdi de la mairie il en bouffe cinq comme toi tous les matins.

C'était sans doute des arrivés récents car ils ne connaissaient pas Mehdi, son frère arrosoir à subventions pacificatrices de racailles. Donc, elle était seule sur ce coup-là.

Dans sa vision périphérique, elle vit qu'ils se rabattaient sur les côtés, alors que des bruits de course dans son dos indiquaient que ceux qu'elle ne voyait pas lui couraient après.

Elle avait le choix entre piquer un sprint et faire face et y aller à la tchatche. Elle accéléra en essayant de se repérer sur les allées qu'elle avait enchaînées dans sa rage : par où courir pour se rapprocher de coins moins isolés où elle pourrait trouver des familles, de l'aide peut-être de gens qui la reconnaîtraient ?

Elle fonça à travers les arbres, traçant une courbe aussi serrée qu'elle l'osait pour revenir sur ses pas.

- Hé la pute ! Arrête ! On te court après, c'est bien ça que tu cherches, non, sinon pourquoi tu t'habilles en pute ?

Un gamin qui devait avoir douze ans était plus rapide que les autres, plongea en avant et lui attrapa le bras. Le temps qu'elle le secoue comme un déchet attiré par le vent de sa course, les autres s'étaient refermés sur elle.

Elle passa mentalement en mode combat.

Comme toute fille non voilée grandissant à Saint-Denis, elle avait appris à se battre, puisque comme le disaient les élus de gauche, les filles en banlieue avaient le choix ; et le choix c'était le krav maga ou la

burka, mais ça ils ne le disaient pas. Elle plaça son centre de gravité, respira à fond pour retrouver son chi, accepta par avance la douleur qui allait s'ensuivre. Son instructeur de karaté lui avait dit : il était plus économique de se laisser violer quand on était sûre de ne pas pouvoir avoir le dessus ; mais bon, c'était un mec donc pour lui le viol, même en réunion par de sales petits cancrelats, c'était quelque chose de vaguement acceptable et pas si grave. Et puis, elle n'était pas si loin des allées plus fréquentées du parc : il suffisait qu'elle tienne jusqu'à ce que des promeneurs se rapprochent. On était dimanche, 14h30 environ, des familles allaient arriver. Il lui suffisait de combattre jusqu'à l'aube, comme la chèvre de Monsieur Seguin.

- T'es pas si jolie la pute, embrasse-moi ! réclama Djellaba au moment où un gamin, qui avait le regard d'un centenaire rescapé de l'Holocauste, lui agrippait douloureusement un sein.

Il avait les yeux morts et vicieux. Sofia lui décocha un coup de pied fouetté dans les couilles alors que sa poigne menaçait de lui déchirer le sein.

Tandis que Zombie Agile s'effondrait silencieusement, le souffle et le son coupés par la douleur, Sofia se dit qu'elle devait distribuer des coups qui les feraient crier, si elle voulait signaler sa présence.

Mais bon, ça marchait aussi comme ça : indignés qu'elle ose s'en prendre brutalement à ce qui leur servait à la fois de cerveau et de boussole, les autres petites ordures se mettaient à glapir de rage alors que Djellaba ordonnait, à quelques dizaines de centimètres mais n'osant la toucher de peur de la voir s'attaquer à ses bijoux de famille :

- Chopez-là ! Elle va payer ce qu'elle a fait à Karim la sale pute !

Deux ou trois gamins la chopèrent derechef par les bras, les épaules pour l'immobiliser, pendant que Djellaba visait la culotte, essayant directement de lui attraper le sexe en mettant sa sale patte dans son jogging.

En vision périphérique, Sofia vit approcher une tête blanche.

Tout en se débattant efficacement - elle avait ses jambes libres après tout, et les racailles ne savaient pas se battre, ayant peur d'avoir mal et faisant reposer toute leur stratégie sur leur supériorité en nombre - elle se mit à crier :

- Sales mécréants ! Lâchez-moi, je pourrais être votre mère ! Sales athées !

Inconvénient : ça les rendait dingues, et ils l'attaquèrent comme une nuée de corbeaux rendus fous par l'orage, agrippant, tordant la chair, griffant, se concentrant sur son visage, ses seins, son sexe.

Avantage : le chibani arrivait au pas de charge entre les arbres, indigné et hurlant des imprécations en arabe.

La petite meute s'égaya comme une nuée de mouches à merde chassées par un éventail surpuissant.

Haletante et douloureuse, Sofia reprit progressivement son souffle et des battements cardiaques ordonnés, essayant de chasser l'adrénaline de son organisme en respirant comme elle avait appris au yoga.

Elle remercia avec une réelle gratitude son sauveur, et subit même sans broncher, tant elle était reconnaissante, ses réprimandes paternelles : elle prenait discrètement quelques postures de chi-gong tout en faisant mine de l'écouter docilement, et continuait de pratiquer une respiration lente et profonde.

Puis, escortée par son chevalier en armure pratiquante puis par sa famille (il fallut gérer les hauts cris des femmes et leur compassion à ça de l'hystérie), Sofia rentra lentement chez elle, à pas traînants, le long des allées arborées du parc municipal.

Une fois arrivée, profitant de ce que sa mère faisait la sieste - elle dormait énormément depuis que la maladie avait été diagnostiquée, à tel point que Sofia se demandait s'il n'y avait pas eu erreur de diagnostic - elle ouvrit son ordinateur après une longue douche et scruta une fois de plus la photo de l'ange.

La meilleure image le représentait en train de se pencher vers la cabine du camion qu'il avait arrêté net, personne ne savait comment. Les témoins étaient sous le coup d'un double choc - choc de l'horreur du massacre et choc de l'émerveillement de l'apparition de l'ange. Il y avait de quoi.

Certains avaient raconté qu'il s'était posté devant le camion, avait levé le bras, et l'avait arrêté comme ça, à la Superman. D'autres disaient qu'il avait plané, immobile et rayonnant d'une lumière sacrée, au-dessus du camion, et que celui-ci avait stoppé doucement, comme si toute énergie avait été absorbée par un OVNI.

Elle voyait la suite, au ralenti : l'ange debout sur la cabine, jambes fléchies, ailes blanches semi déployées comme dans les contes, illuminées de la lumière dorée et fluctuante des réverbères de Rome alors que l'être fabuleux se penchait, son poing passant au travers du toit de la cabine comme s'il s'agissait de papier japonais, en ressortant avec, au bout du bras, le terroriste qui ne bougeait pas, les yeux exorbités. Peut-être était-il mort de peur de se voir stoppé net dans son massacre des innocents, ou peut-être était-il déjà réellement mort, la trachée écrasée par la poigne de l'ange vengeur. Peut-être son âme noire avait-elle été expédiée aux enfers, le cœur arrêté d'avoir vu un ange, pour autant qu'elle le sache : le Vatican refusait de rendre le corps aux autorités italiennes afin que celles-ci puissent faire une autopsie en bonne et due forme.

Le siège pontifical s'était immédiatement engagé à partager avec le monde entier le résultat des analyses qu'il ferait réaliser « par les meilleurs spécialistes » ; puis n'avait plus ouvert la bouche sur ce sujet.

À la place, le pape Dominique et ses porte-paroles se répandaient en homélies triomphales sur le retour du règne de Dieu sur Terre, encourageant toutes les brebis perdues, ayant quitté le droit chemin de l'église, à rentrer fissa au bercail tant qu'il en était encore temps, et que les loups de la fin du monde n'étaient pas encore lâchés.

Encore ne s'agissait-il que des réactions religieuses les plus modérées. On aurait pu croire, *musa Sofia*, que les autres religions reconnaîtraient qu'elles avaient perdu, et que l'arrivée d'un ange vengeur au château Saint-Ange, à Rome, bordel, siège de la papauté et lors d'un attentat islamiste (oui, oui, le tueur criait « Allah U akbar » dans les enregistrements qu'il avait postés sur Internet avant de prendre le volant) était un endgame définitif.

Il n'en était rien.

Après un silence stupéfait pendant une bonne dizaine de jours, la saison de la récupération urbi et orbi avait été déclarée, et tout le monde s'était bousculé pour revendiquer l'ange. Djamel Zahiri, recteur de la mosquée de Paris et président intérimaire de l'UMMF, s'était répandu sur les chaînes nationales pour expliquer, d'abord le rôle des anges dans l'islam, puis que selon lui, l'apparition d'un ange vengeur dans la cité de la prostituée de Babylone prouvait amplement le niveau de dépravation atteint par une fausse religion qui avait refusé d'accepter la nouvelle et dernière révélation de la parole de Dieu. Les mécréants persistant dans le péché, l'illicite et le haram, devaient rapidement se convertir s'ils ne voulaient pas être amenés à subir le sort de l'athée qui avait enfreint la parole de Dieu et pris des vies innocentes, ce que l'islam condamnait absolument.

Sofia avait secoué la tête avec incrédulité la première fois qu'elle avait entendu ce discours plus vieux que le 11 septembre. Puis les bouddhistes avaient fait remarquer que des Bodhisattva, les êtres parfaits parvenus au terme des réincarnations et acceptant de revenir dans la roue du karma sur terre afin de guider les autres humains prisonniers des sens et de l'illusion, pouvaient ressembler à ce que les Occidentaux appelaient des « anges ».

Bien entendu, les fondamentalistes américains avaient tous pété un câble, et s'en donnaient à cœur joie, appelant le monde entier à se repentir de leurs péchés. Bon, ils n'étaient pas tous d'accord sur les péchés en question, mais il y avait consensus sur un point : les plus graves étaient toujours ceux des femmes, fornication, luxure, divorce, contraception, avortement, travail en dehors du foyer et désobéissance aux mâles.

Sofia aurait voulu que l'ange les foudroyât tous.

Malheureusement, l'ange n'entendait manifestement pas ses prières, et semblait devenu complètement passif.

On savait qu'il était encore là, car il avait été vu ici ou là. D'abord certains l'avaient signalé à Capri, et Sofia avait pensé qu'il allait traverser la Méditerranée, continuant à descendre vers le sud, mais apparemment il avait fait demi-tour ; il avait été repéré à Pise, à Bologne et à Milan.

En France, les Savoyards avaient attendu avec une trépidation mal contenue, et sans doute préjudiciable à leurs artères, que l'ange passe la frontière ; mais personne ne l'avait vu, sauf une pauvre fille à Lourdes qui avait l'air tellement tarée, la malheureuse, que même la hiérarchie catholique n'avait pas revendiqué la visite de l'ange dans son sanctuaire le plus populaire.

La curie romaine devait être sur les charbons ardents.

Sofia était sûre qu'ils avaient dû tenter d'approcher l'ange. Le dimanche précédent, par exemple : au Vatican encore, lors de la célébration dominicale par le pape, hum, Dominique, quand on y pensait c'était bizarre ?

Bref, une messe célébrée à Saint-Pierre de Rome par le Saint-Père était toujours ~~un aimant à grenouilles de bénitiers~~ un événement très couru, et avec un envoyé céleste dans le coin, autant dire que la foule débordait très loin dans les rues et avenues qui menaient place Saint-Pierre.

De ce fait, quand l'ange vint, vers la fin de la messe, les caméras tournaient, pointées dans tous les coins du ciel.

Il se percha en haut de la Basilique Saint-Pierre et regarda en bas, les humains. L'image montrait son visage en gros plan, plus beau et plus impassible que la plus belle statue jamais imaginée par l'humanité depuis qu'elle avait rampé hors du limon originel.

Le silence était tombé sur la place Saint-Pierre comme si quelqu'un avait coupé le son du monde. Quelques secondes durant, le pape parla seul, puis il se tut lui aussi, se retourna sur son balcon, mais il était le seul à ne pas pouvoir voir l'ange. Il hésita, puis, manifestement averti de ce qui se passait, se laissa tomber à genoux et s'abîma en prière.

La foule, que l'on évalua plus tard à 1,45 million de personnes, tomba silencieusement à genoux, d'un seul mouvement. Sofia avait beau ne

pas être croyante, il y avait quelque chose de sacré dans ce mouvement de foule silencieux et respectueux. En regardant la scène, des semaines après, elle restait le souffle coupé, honteuse de ne pas se jeter à genoux elle aussi devant son écran vétuste, dans sa chambre de HLM qui lui servait de bureau. S'en voulant de ne pas pouvoir détacher son regard du visage de l'ange, comme si elle avait à nouveau quinze ans. Mettons douze, elle n'avait jamais connu un tel déchirement romantique après.

Puis l'ange avait regardé la caméra, droit dans les yeux, et - l'image s'était arrêtée.

Mais le regard avait continué de hanter tous ceux en qui il avait plongé.

Tout le monde, dans la foule agenouillée, avait attesté du fait qu'il était resté là de longues minutes après, mais à dater de ce jour, les caméras les plus sophistiquées avaient refusé de capturer les traits ou même la silhouette de l'ange.

Plusieurs pays occidentaux avaient connu des ruptures de stocks en papier et en imprimantes, tout le monde étant persuadé qu'il arriverait également à supprimer les images déjà prises. Heureusement, ça n'avait pas été le cas.

Peu après, on le vit dit-on à la Mecque, où il inclina la tête en direction du mufti, qu'il plaçait donc au-dessus du pontife chrétien, selon les imams. Rome ne commenta pas. Il n'y avait pas d'images, uniquement celles d'une pérégrination autour de la Kaaba qui stoppait net, un peu dans le désordre, faisaient remarquer les chrétiens, les lèvres serrées.

Sofia pensait que c'était vrai : car après s'être prosternés, tous regardaient dans la même direction exactement, qui n'était pas celle de la pierre noire sacrée tombée du ciel. Et le chemin qui s'ouvrait dans la foule - les hommes agenouillés reculant précipitamment comme l'eau devant l'étrave d'un navire - paraissait trop droit. Il n'y avait pas moyen d'obtenir une telle discipline d'une foule rétive à tout ordre sans un entraînement rigoureux.

La caméra se relevait ensuite pour montrer le mufti à hauteur de foule - debout, la tête baissée puis relevée.

La vidéo tournait en boucle sur les réseaux sociaux. Le message était clair : alors que l'ange ne s'était pas révélé aux yeux du successeur de Pierre, il était allé saluer, face à face, celui de Mahomet.

Il y eut des jours en suspens où tout le monde regardait le ciel, puis les écrans, en se demandant comment les deux religions les plus querelleuses de la planète allaient réagir. Si elles allaient réagir. Est-ce qu'il y aurait un affrontement ?

Puis il y eut Avignon.

Le matin même, alors qu'elle préparait le repas avec sa mère.

L'archevêque Eugène M'Bala prêchait quand l'ange furieux entra dans la cathédrale.

On savait qu'il était furieux car même si son image n'apparaissait pas, le tonnerre de sa voix fit voler en éclat les trois vitraux blancs en ogive derrière l'évêque, souffla les bougies et emporta d'un vent déchaîné pupitre et bancs d'église.

On savait simplement qu'il n'y avait pas de blessés physiques, ce qui était proprement miraculeux, car vu la violence qui s'était déchaînée dans la cathédrale bondée, la notion que chacun ait pu éviter ne serait-ce qu'une écharde du bois explosée d'un banc relevait assurément d'un pouvoir surnaturel.

Le soir, alors que la fin de la lumière du jour était encore une hypothèse diffuse, Sofia, comme tous ses collègues, et tous les autres humains pourvus d'une connexion sur la planète, ne quitta pas des yeux son écran, guettant d'une oreille les bruits de son quartier. Elle savait par expérience que les quartiers manifestaient bruyamment leurs réactions - une fois qu'ils avaient décidé de ce qu'ils feraient.

Pour l'instant, un silence à couper au couteau pesait sur toute la région parisienne, peut-être la France entière, un silence comme on n'en avait pas entendu depuis le massacre de Charlie.

On essaya de faire parler les croyants sortant des tentes et voitures installées par le SAMU à la hâte, mais ils s'effondraient en sanglots quand on leur demandait ce qu'il s'était passé, dévastés et désespérés. Puis un journaliste de France 3, dont la tenue décontractée incongrue disait assez qu'il s'était précipité en abandonnant là ses activités sportives du week-end, prit la parole, micro en main, pour révéler que Monseigneur M'Bala, durement éprouvé, avait été pris en charge par le SAMU psychiatrique, et ne serait pas en mesure de s'exprimer.

En dépit de la chaleur, Sofia sentit une sueur glacée couler le long de sa colonne vertébrale. Le con allait continuer à parler au lieu de rendre l'antenne. Elle sauta sur son téléphone, appela Noam, la seule personne qui connaissait peut-être quelqu'un à France 3.

Elle savait qu'elle arriverait trop tard, et que rien ne pourrait empêcher l'explosion des quartiers. Le téléphone de Duquesne devait sonner, le blondinet de France 3 continuait de pérorer sur l'état de choc des personnes ayant assisté à la messe, les dégâts matériels...

- Je ne peux rien faire, dit son rédac chef quand il décrocha.

Sa voix était celle d'un vaincu, alourdie par l'amertume.

- Tu sais que France 3 est dans la droite ligne de Tailleux et de ses copains au gouvernement. Avec ce qui s'est passé à Avignon ? Ce n'est pas ça qui va les faire changer de chapelle, si tu vois ce que je veux dire.

Elle voyait. Elle se préparait rapidement tout en parlant :

- Sonia ? Les enfants ?

- A la maison. On était au Bois de Vincennes pour un pique-nique avec les gamins, il faisait beau... Bref, ils n'ont pas eu le temps de finir les chips. Killian a râlé, il ne voulait pas rentrer, mais je ne pouvais pas les laisser seuls à découvert.

Elle ouvrit la porte à la voisine, lui montra qu'elle était au téléphone. La femme sourit avec commisération, ôta son voile et s'installa,

habituée à voir la fille Barbelo brasser du vent et se donner des airs importants.

- Sonia trouve que j'en fais trop, dit-il encore, la voix défaite.
Puis, percutant en entendant claquer la lourde porte de l'appartement de Sofia :

- Tu sors ? Tu crois que tu as le temps ?
- Je tente, je suis juste à côté de la bouche de métro et ils n'ont pas encore reçu les consignes. Tu es déjà au bureau ?
- Oui. Je-
- Fais une alerte sur les réseaux sociaux. Je capterai moins bien dès que je serai sous terre, et je ne peux pas la lancer en marchant.
- Tu es sûre...
- Écoute !

Elle s'arrêta dans la rue déserte, bordée d'arbres qui semblaient poussiéreux. La vue portait jusqu'au parvis de la basilique Saint-Denis. La dernière demeure de la plupart des rois et reines de France ressemblait à un vaisseau de pierre blanc encastré sur un lac étal et grisâtre de matériaux composites.

Il n'y avait pas une âme en vue, et aucun bruit ne s'échappait des fenêtres ouvertes ou fermées.

- Tu entends ?
- J'entends rien.
- C'est ça. C'est le calme avant la tempête.

3. La traversée de Paris

Le quartier explosa au moment où le haut de sa tête disparaissait dans le sol qui s'ouvrait pour la bouche de métro.

Elle ne se retourna pas, dévala les escaliers entourés des rectangles de faïence blanche à s'en rompre le cou.

Le blondinet de France 3 y était allé comme prévu de son petit « décodage » homologué sociologie EHESS : « Nous ne saurons peut-être jamais pourquoi un ange s'en est pris à un représentant de l'Église catholique et aux croyants. Une seule chose est sûre : la religion qui depuis toujours opprime le peuple, et que les Lumières ont combattu, devra désormais faire preuve de plus d'humilité en prétendant porter la parole de Dieu. »

Le temps qu'il rende l'antenne à un expert de l'expertise sur le plateau hâtivement constitué, des youyous avaient résonné dans le vide de Saint-Denis, puis les cris : « ALLAHU AKBAR ! »

Sofia se jeta dans la rame de métro qui eut le bon goût d'arriver en même temps qu'elle sur le quai.

Elle observa les passagers qu'elle rejoignait. Un rasta, deux femmes noires encore en habits du dimanche brillants de tous les feux d'un tissu synthétique - sans doute des fondamentalistes évangéliques, elle faillit les prévenir. Mais elles regardaient autour d'elles avec inquiétude elles aussi : elles devaient être au courant, et rentraient en hâte se mettre à l'abri avant que tout ne se mette à péter. Ou alors c'était juste une habitude : c'étaient des femmes, elles savaient qu'elles étaient en danger dans l'espace public. Quelques hommes d'âge moyen, de couleurs diverses, l'air fatigué.

Le métro avançait tranquillement, tout semblait normal. Jusqu'à maintenant, se dit Sofia qui s'attendait à être rattrapée par le souffle de l'explosion à tout moment ; elle avait onze stations de métro à passer sur la ligne 13, la plus mal famée de Paris, avant de pouvoir prendre la 9 à Miromesnil, si tout allait bien.

Chaque station qui défilait était une victoire : Saint-Denis Porte de Paris, Carrefour Pleyel - des personnes commençaient à monter, mais peu. De toute façon, se dit-elle, c'est dans « les quartiers » que ça péterait en premier.

Elle se trompait.

- L'école juive à Saint-Sébastien-Froissart est attaquée, disait la voix de Noam Duquesne, qui était à la fois en ligne avec elle et en conférence de rédaction. Quelqu'un a des images ?

Sofia préféra rester en ligne plutôt que de consulter ses réseaux sociaux : elle n'arrivait jamais à télécharger d'images sous terre de toute façon.

A Mairie de Saint-Denis, il y eut un appel conducteur, annonçant qu'en raison de « manifestations spontanées », la station Garibaldi serait fermée, et que le train ne s'y arrêterait pas. Personne ne broncha dans le champ de vision de Sofia, qui abandonna son siège pour un strapontin près des portes automatiques d'où elle pouvait voir tout le wagon. N'avoir personne dans le dos lui semblait subitement important ; et après tout, si quelqu'un la trouvait parano, elle pourrait toujours répondre qu'une agression par jour lui suffisait. Le métro marqua l'arrêt plus longtemps que de coutume, pour laisser descendre les personnes voulant aller à Garibaldi à pied ; Sofia était tellement énervée d'attendre qu'elle commença à se ronger les ongles. Puis elle regarda autour d'elle, vit que c'était crasseux, et sortit les doigts de sa bouche, se sentant vaguement coupable.

La sonnerie caractéristique, puis les portes se refermèrent en hoquetant, et le train repartit avec une lenteur qui lui donna envie de hurler.

- Ça va Sofia ?

- Oui, oui. Qu'est-ce qu'il se passe dehors ?
- Le commissariat de Trappes est attaqué par une foule estimée à deux cents personnes.
- Ah ? pourquoi ? Ils ont encore arrêté un Belphégor ?
- Non, cela fait longtemps qu'ils ne contrôlent plus les femmes en burka, tu le sais bien. Hein ?

La voix de Noam s'éloigna, devint indistincte alors qu'il échangeait avec quelqu'un d'autre, là-bas, au bout de son chemin. Elle reconnut - à l'intonation seulement - qu'il donnait des ordres, distribuait des tâches alors que son métro passait, toutes portes fermées et sans ralentir, devant les panneaux et les quais de la station Garibaldi.

- Tu as bien fait de partir en vitesse, dit-il quand il revint en ligne. Un imam vient de réquisitionner la basilique Saint-Denis pour une prière exceptionnelle.
- Putain, et on les laisse faire ! Explosa Sofia (qui au fond, n'en doutait pas une seconde). Les cathos ne récupéreront jamais leur église, ils le savent ?
- Depuis Avignon, les cathos sont sous le choc. Le prêtre qui tient l'église, la basilique, a apparemment accepté, en parlant d'une « prière œcuménique »
- Mais quel con ! Il n'a toujours pas compris que les islamistes ne veulent pas d'œcuménisme, mais juste que tout le monde se convertisse et se soumette ?

Ragea Sofia, alors que son métro s'arrêtait Porte de Saint-Ouen. Les rectangles de faïence blanche lui parurent plus ternes que d'habitude, comme salis, même si elle voyait peu de graffiti ou de tags. Même les pubs, surmontées du nom de la station en blanc sur faïence bleu nuit, et encadrées du vert turquoise pisseux hérité de la RATP, lui parurent sinistres. Et la courbe de la voûte qui portait tout le poids de la ville de Paris lui semblait affaissée, comme sur le point de lâcher. Est-ce que la Seine, s'engouffrant dans le métro si la voûte cédait, laverait tout ?

Sofia se secoua mentalement. Être immobile et passive dans ce foutu métro, attendant qu'il l'amène à bon port en comptant les stations, ne lui valait rien.

Le métro arriva à Guy Môquet et ne repartit plus. Se penchant par la porte ouverte, Sofia vit des barbus en habit blanc de prière à hauteur de la cabine de conduite. Le chauffeur sortait sans crainte sur le quai palabrer avec eux.

Les salafs faisaient de grands gestes, désignant le ciel, ou tout du moins la voûte de la station au-dessus d'eux. Le conducteur regardait d'un air de doute son train et ses passagers, puis les radicalisés.

Sofia avait quitté le train et se dirigeait vers une sortie sur le quai quand il se décida, activant son micro pour apprendre aux passagers que ce métro stationnerait un temps indéterminé, le temps que chacun puisse se joindre à une prière destinée à apaiser Dieu qui avait décidé de châtier les impies et les mécréants.

L'escalator ne marchait plus, et Sofia gravit les marches à pied en râlant. En débouchant dans la rue, elle s'orienta rapidement puis entreprit de remonter l'avenue de Saint-Ouen.

- Sofia, t'en es où ?
- Mon métro s'est arrêté pour que tout le monde puisse se foutre le cul en l'air et prier. Je vais à pied jusqu'à La Fourche, peut-être qu'un métro venant d'Asnières roulera.

Duquesne ne dit rien, mais même son silence était incrédule.

- C'est pas comme si j'avais le choix, de toute façon.

En marchant, Sofia vit un bus arrêté quasi au milieu de la route qu'il bloquait à moitié : les voitures devaient le contourner ; d'ici quelques minutes, il y aurait un embouteillage monstre alors que Paris était quasiment désert.

Elle passa rapidement, faisant mine de ne pas voir le conducteur, reconnaissable à son uniforme IDF Mobilités, qui se prosternait sur son tapis de prière déployé à la hâte, dans une direction qu'elle supposait être celle de la Mecque.

- Ce putain d'ange a foutu une merde noire, râla-t-elle aussi discrètement que possible – elle n'était pas complètement suicidaire après tout.

- Ça va ? J'aime pas te savoir dans un coin pareil. Il fait nuit dehors ?
- Oui, ça commence. Je pense, dit-elle rapidement pour rassurer son chef-et-ami-la-plupart-du-temps, que j'aurai la paix au moins jusqu'à la fin de la prière. Mais j'espère quand même qu'il y a quelques conducteurs de bus ou de métro qui ne sont pas musulmans, je n'ai pas envie de traverser tout Paris à pied cette nuit.
- Un Uber ?
- Tu sais bien que la plupart sont pratiquants. A tout prendre, je courrai moins de risques à pied.

Elle avait l'habitude : il suffisait de marcher vite, avec énergie et détermination, en refusant tout contact oculaire avec toute personne de sexe masculin, surtout s'il était barbu, ou en djellaba, ou en jogging avec capuche.

Dans le doute, elle ne regardait personne.

La nuit tombait en silence sur l'avenue de Saint-Ouen, et c'était une nuit sale et poisseuse.

Elle avançait sans regarder les ordures accumulées autour des poubelles de rue qui débordaient, autour aussi des entrées d'immeubles squattées par des formes allongées dans des sacs de couchage sales. Une supérette semblait en train de fermer en toute hâte, le but du patron étant de parvenir à tirer le rideau de fer avant que les émeutes n'éclatent pour de bon. En traversant la rue Lamarck à sa main droite qui donnait plein ouest, Sofia eut l'œil embrasé par les derniers rayons du soleil qui se couchait pour de bon sur Paris. Ce fut rapide, car elle n'avait pas le temps de s'arrêter pour admirer le coucher de soleil ou méditer sur sa symbolique : elle traversa en courant et continua d'un bon pas, passant devant un Pizza Hut illuminé comme avant la crise, plein de gens qui ne se doutaient de rien.

Elle regarda son Facebook : il était plein d'alertes pourtant, avec même le service « En Sécurité » activé. Elle ne le consulta pas, car son

métier et l'état de santé de sa mère ne lui avaient pas permis de développer de réelles amitiés ; et la plupart de ses connaissances, habitant Saint-Denis ou les beaux quartiers, étaient a priori en sécurité, soit parce qu'ils faisaient partie du problème, soit parce qu'ils habitaient dans des quartiers encore tenus par la République.

Toutefois, même pour ceux-là, se dit-elle en s'engouffrant dans la bouche de métro, l'ampleur de la crise déclenchée par l'ange semblait sonner le glas de la sécurité des privilégiés de la France. Qui sait, peut-être allaient-ils prendre conscience de ce que vivaient les Français et surtout les Françaises depuis la fin des années 80.

Elle n'y croyait pas trop.

La station avait l'air normale, comme si des trains roulaient. Elle dévala l'escalier pour atteindre le quai où elle trouva une foule composite parfaitement banale, attendant un métro qui arrivait placidement, comme si c'était un jour comme les autres, un dimanche comme les autres.

- Ça commence, disait Noam dans son oreillette.

Il parlait aussi bien à elle qu'aux autres, ceux sur place et ceux comme elle qui essayaient de rejoindre le QG du pure player pour lequel ils travaillaient.

- Une explosion près de Necker, énumérait la voix distante de Duquesne. Des voitures qui flambent à Aubervilliers, Gentilly, Malakoff, Porte de la Chapelle. Le périphérique est bloqué à la hauteur de l'échangeur de Bagnolet, les Maréchaux semblent rouler...

- Et là ils disent quoi, France 3 ?

Il ne se donna pas la peine de répondre.

Le métro arriva, chargea tout le monde, et repartit.

L'atmosphère dans le wagon était électrique.

C'est le peuple de Paris, se dit Sofia en regardant les autres passagers, tous trop pauvres pour avoir une voiture individuelle ou une adresse dans des quartiers où il y avait encore une police, tous flippés comme elle, le regard aux aguets balayant leur environnement contraint, la